

Trois bonnes raisons d'aller voir *L'histoire de Souleymane*

Boris Lojkine est le réalisateur de *L'histoire de Souleymane* qui est un film dramatique.

On suit le personnage principal, Souleymane, pendant deux jours. C'est un livreur, à vélo, dans Paris, qui travaille sous une fausse identité, il est travailleur clandestin. Il est constamment sous pression : il enchaîne les courses (c'est un travailleur précaire et exploité), il ne sait pas où il va dormir le soir, il prépare, dans l'angoisse, son rendez-vous à l'OFPPA pour obtenir des papiers en répétant une histoire, qui n'est pas la sienne, pensant mettre toutes les chances de son côté.

Un sujet : une vie clandestine

C'est la première fois que je vois un film comme celui-ci sur grand écran. Cette histoire est originale, elle aborde des thèmes qui ne sont pas traités habituellement au cinéma. L'histoire de ce jeune Guinéen qui cherche un avenir meilleur en Occident dans « la ville de l'amour » ; un rêve, pour beaucoup des clandestins qui ont fait le même chemin que Souleymane, qui se transforme vite en cauchemar : se cacher, échapper aux contrôles de police, survivre sans argent, ne pas pouvoir travailler légalement, être exploité, humilié, éviter à tout prix une OQTF qui les obligerait à quitter la France.

On est au plus près des sentiments que traverse Souleymane, de cette tension permanente pour survivre. Cette vie très dure est contée depuis le point de vue de Souleymane, « *Souleymane de Paris* », comme l'appellent ses amis ; il y a une alternance entre des scènes de grandes violences (physiques, psychologiques) et celles plus douces et émouvantes : comme l'appel téléphonique de Souleymane à sa mère ou la visio avec Khadiatou, son amoureuse, restée en Guinée et qui ne sait plus que faire de l'attente et la séparation physique.

C'est un film qui alterne drame, tensions, douceur et empathie.

Le spectateur au plus près des émotions du personnage

Dès la première scène du film, le ton est donné : on voit Souleymane, le regard vide, dans une file d'attente. Au fil du film, se déroule le parcours captivant et bouleversant du personnage. La caméra, au plus près de son visage, filme ses doutes, ses moments de tristesse, ses joies ; le

spectateur est directement en empathie avec lui ! Nous, qui à priori sommes loin de sa réalité, devenons proches de lui et nous partageons ses difficultés et questionnements.



La mise en scène (qui met au centre le corps et le visage si expressif du comédien, Abou Sangaré : gros plans, immersion avec le personnage dans les embouteillages et la violence de la ville) parvient à transmettre toute une palette d'émotions : tristesse, colère, dégoût, révolte...

Montrer le réel

La caméra suit le personnage durant tout le film. Elle est à hauteur des yeux de Souleymane : on voit ce qu'il voit ; lorsque Souleymane est à vélo, Boris Lojkine a inventé un dispositif pour filmer le personnage, comme de l'intérieur : c'est à vélo, lui aussi, qu'il filme et prend le son avec son équipe : on est immergé dans le ressenti du personnage. Le comédien qui incarne Souleymane a une histoire qui lui ressemble ; il est clandestin, dans l'attente de papiers ; un comédien non professionnel donc, comme beaucoup de personnages du film, ce qui renforce le sentiment de réel, lui donne une dimension documentaire. Il n'y a aucune musique dans le film, on n'entend que le bruit de la ville, de la circulation. Paris est filmé sans clichés (on n'aperçoit jamais la tour Eiffel), l'architecture réduite aux avenues, sans perspectives ; c'est bien une ville qui enferme son personnage dans sa clandestinité.

La fin du film est ouverte. Souleymane va-t-il obtenir ses papiers ?

Et Abou, interprète exceptionnel (il a obtenu le Prix du meilleur acteur dans la section *Un certain regard à Cannes*), après le succès du film, va-t-il être régularisé ?

A nous spectateur d'imaginer la suite, de suivre la trajectoire d'Abou...

Sayf Boumaza, 2nde2, Lycée Bellevue, Albi